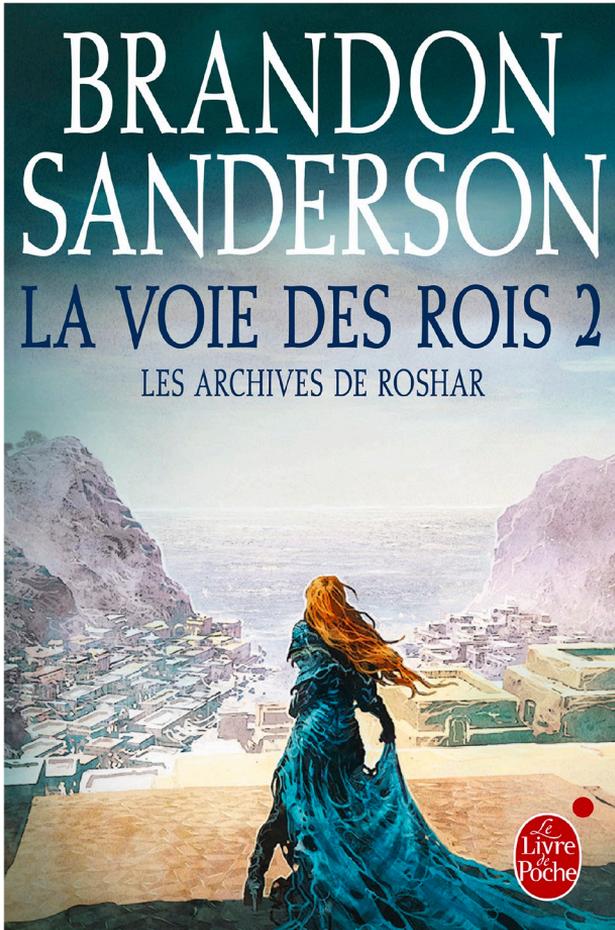


# Le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

## **La Voie des Rois, Volume 2 (Les Archives de Roshar, Tome 1)**

*Brandon Sanderson*



*Le Livre de Poche remercie les éditions Calmann-Lévy qui ont autorisé la publication de cet extrait.*

BRANDON SANDERSON

*La Voie des rois 2*

Les Archives de Roshar

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MÉLANIE FAZI

ORBIT  
LE LIVRE DE POCHE

# Roshar



PROFONDEURS DU SUD





SUITE  
DE LA TROISIÈME PARTIE

Agonie

*Kaladin - Shallan*



CINQ ANS ET DEMI PLUS TÔT

– **K**aladin, tu as vu cette pierre ? demanda Tien. Elle change de couleur quand on l’observe sous différents angles. Kaladin se détourna de la fenêtre pour regarder son frère. À treize ans désormais, le garçon enthousiaste qu’avait été Tien s’était transformé en un adolescent qui ne l’était pas moins. Bien qu’il ait grandi, il restait petit pour son âge, et sa tignasse noire et brune refusait toujours toute tentative d’y mettre de l’ordre. Il était accroupi près de la table à manger en bois de nusselier laqué, les yeux au niveau de la surface luisante, et inspectait une petite pierre informe.

Assis sur un tabouret, Kal pelait des longueraves à l’aide d’un petit couteau. Les racines brunes étaient sales à l’extérieur et collantes lorsqu’il les entaillait, si bien qu’y travailler lui enduisait les doigts d’une épaisse couche de crémon. Il termina de peler une racine et la tendit à sa mère, qui la nettoya, la hacha et l’ajouta dans la marmite.

– Maman, regarde, dit Tien. (La lumière de la fin d’après-midi s’engouffrait par la fenêtre du côté sous le vent, baignant la table.) Sous cet angle, la pierre scintille en rouge, mais sous celui-ci, elle est verte.

– Peut-être qu’elle est magique, répondit Hesina.

Les morceaux de longuerave tombèrent dans l'eau l'un après l'autre, avec un bruit légèrement différent pour chacun.

– Je crois qu'elle doit l'être, répondit Tien. Ou alors, elle contient un sprène. Est-ce que les sprènes vivent dans la pierre?

– Les sprènes vivent à l'intérieur de tout, répliqua Hesina.

– Ils ne peuvent pas vivre à l'intérieur de *tout*, dit Kal en laissant tomber une pelure dans le seau à ses pieds.

Il se tourna vers la fenêtre pour observer la route qui menait de la ville au manoir du bourgmestre.

– Si, répondit Hesina. Les sprènes apparaissent quand quelque chose change – quand la peur apparaît, ou quand il se met à pleuvoir. Ils sont le cœur du changement, et par conséquent le cœur de toutes choses.

– Cette longuerave, dit Kal en l'élevant d'un air sceptique dans les airs.

– Elle contient un sprène.

– Et si on la découpe?

– Chaque morceau contient un sprène. Mais plus petit.

Kal fronça les sourcils et étudia la longue racine. Elles poussaient dans des fissures de la pierre où l'eau s'accumulait. Elles avaient un léger goût minéral, mais elles étaient faciles à faire pousser. Sa famille avait besoin de nourriture bon marché ces jours-ci.

– Donc, nous mangeons des sprènes, dit Kal d'une voix neutre.

– Non, rectifia-t-elle, nous mangeons les racines.

– Quand nous sommes obligés, ajouta Tien avec une grimace.

– Et les sprènes? insista Kal.

– Ils sont libérés. Pour retourner là où vivent les sprènes, où que ça puisse être.

– Est-ce que je contiens un sprène? demanda Tien en baissant les yeux vers sa poitrine.

– Tu as une âme, mon chéri. Tu es une personne. Mais les parties de ton corps contiennent peut-être bien des sprènes qui vivent à l'intérieur d'elles. De tout petits.

Tien se pinça la peau, comme s'il cherchait à en extirper ces sprènes minuscules.

– Le fumier, dit soudain Kal.

– Kal! aboya Hesina. Ce ne sont pas des choses à dire à l'heure du repas.

– Le fumier, insista Kal. Est-ce qu'il contient des sprènes?

– J'imagine.

– Des sprènes de fumier, dit Tien avant d'éclater de rire.

Sa mère continuait à hacher.

– Pourquoi toutes ces questions, tout à coup?

Kal haussa les épaules.

– C'est juste que... je n'en sais rien. Parce que.

Ces derniers temps, il réfléchissait beaucoup au fonctionnement du monde, à ce qu'il allait faire de la place qu'il y occupait. Les autres garçons de son âge ne s'interrogeaient pas sur leur place. La plupart *savaient* ce que l'avenir leur réservait : les travaux des champs.

Kal, en revanche, avait le choix. Lors de ces derniers mois, il avait enfin fait ce choix. Il allait devenir soldat. Il avait quinze ans à présent, et pourrait s'engager comme volontaire lorsque le prochain recruteur passerait en ville. C'était ce qu'il comptait faire. Plus d'hésitations : il allait apprendre à se battre. C'était son dernier mot. N'est-ce pas ?

– Je veux comprendre, dit-il. Je veux simplement que tout ait un sens.

Cette réponse fit sourire sa mère, vêtue de sa robe de travail brune, les cheveux rassemblés en queue-de-cheval, cachés sous son foulard jaune.

– Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il. Pourquoi est-ce que tu souris?

– Tu veux *simplement* que tout ait un sens?

– Oui.

– Eh bien, la prochaine fois que les ardents passeront en ville pour brûler des prières et élever la Vocation des gens, je leur transmettrai le message. (Elle sourit.) D'ici là, continue à éplucher les longueraves.

Kal soupira, mais s'exécuta. Il regarda de nouveau par la fenêtre et faillit lâcher la racine sous l'effet de la stupéfaction. La voiture... Elle descendait la route depuis le manoir. Il éprouva un moment d'hésitation nerveuse. Il avait réfléchi, établi des plans,

mais à présent que le moment était venu, il voulait continuer à éplucher les racines. Il y aurait bien une autre occasion...

Non. Il se leva, s'efforçant de chasser toute anxiété de sa voix.

— Je vais aller me rincer.

Il montra ses doigts couverts de crémon.

— Tu aurais dû commencer par laver les racines comme je te l'avais dit, commenta sa mère.

— Je sais, répondit Kal. (Son soupir de regret sonnait-il faux?) Peut-être que je vais aller toutes les laver.

Hesina ne répondit pas lorsqu'il rassembla les racines restantes, se dirigea vers la porte, le cœur battant la chamade, et sortit dans la lumière du soir.

— Tu vois, dit Tien derrière lui, sous cet angle, elle est verte. Je ne crois pas que ce soit un sprène, maman. C'est la lumière. Elle fait changer la pierre...

La porte se referma. Kal posa les racines et traversa en courant les rues de Pierre-d'Âtre, croisant des hommes en train de couper du bois, des femmes qui jetaient de l'eau de vaisselle, et un groupe d'anciens qui contemplaient le coucher du soleil assis sur des marches. Il plongea les mains dans un tonneau d'eau de pluie, mais ne s'arrêta pas tandis qu'il les secouait pour les sécher. Il contourna en courant la maison de Mabrow le porcher, dépassa la cuve communale – le grand trou taillé dans la pierre au cœur de la ville afin de recueillir la pluie – et longea le mur brise-vent, le flanc de colline abrupt contre lequel la ville était bâtie pour l'abriter des tempêtes.

Là il trouva un petit bouquet de lestes-souches. Ces arbres nouveaux, de la taille d'un homme, ne possédaient de feuilles que du côté sous le vent, et elles poussaient le long du tronc comme des barreaux d'échelle, agitées par la brise fraîche. Lorsque Kal approcha, les feuilles pareilles à des bannières se collèrent contre les troncs en émettant une série de claquements.

Le père de Kal se trouvait de l'autre côté, mains jointes derrière son dos. Il attendait là où la route du manoir décrivait un virage qui l'éloignait de Pierre-d'Âtre. Lirin sursauta lorsqu'il aperçut Kal. Il portait ses plus beaux vêtements : un manteau bleu, boutonné sur les côtés, comme ceux des pâles-iris. Mais il portait

en dessous un pantalon blanc qui donnait des signes d'usure. Il étudia Kal à travers ses lunettes.

– Je t'accompagne, bredouilla Kal. Au manoir.

– Comment le savais-tu ?

– Tout le monde le sait, répondit Kal. Tu croyais que personne ne parlerait si le clarissime Roshone t'invitait à dîner ? Toi en particulier ?

Lirin se détourna.

– J'ai dit à ta mère de te garder occupé.

– Elle a essayé. (Kal fit la grimace.) Je vais sans doute me faire passer une bourrasque quand elle trouvera ces longueraves posées devant la porte.

Lirin ne répondit pas. La voiture s'arrêta non loin de là, les roues raclant la pierre.

– Kal, ce ne sera pas une partie de plaisir, lui dit Lirin.

– Je ne suis pas idiot, papa. (Quand Hesina avait appris que l'on n'avait plus besoin d'elle pour travailler en ville... Eh bien, il y avait une raison s'ils en étaient réduits à manger des longueraves.) Si tu dois aller l'affronter, il vaut mieux que tu aies quelqu'un pour te soutenir.

– Et ce quelqu'un, c'est toi ?

– Je suis à peu près tout ce que tu as.

Le cocher s'éclaircit la gorge. Il ne descendit pas pour ouvrir la portière comme il le faisait pour le clarissime Roshone.

Lirin mesura Kal du regard.

– Si tu me renvoies, je pars, dit Kal.

– Non. Accompagne-moi si tu y tiens vraiment.

Lirin s'avança vers la voiture et ouvrit la portière. Ce n'était pas le riche véhicule aux ornements dorés qu'utilisait Roshone. C'était la seconde voiture, celle qui était marron et plus ancienne. Kal y monta, éprouvant une bouffée d'excitation face à cette petite victoire – ainsi qu'une panique équivalente.

Ils allaient affronter Roshone. Enfin.

À l'intérieur, les banquettes étaient stupéfiantes, recouvertes du tissu rouge le plus doux que Kal ait jamais connu. Il s'assit et trouva la banquette incroyablement moelleuse. Lirin s'assit face à lui, fermant la porte, et le cocher claqua son fouet à l'intention

des chevaux. Le véhicule fit demi-tour et remonta la route en cahotant. Aussi douce que soit la banquette, le trajet fut terriblement accidenté et fit s'entrechoquer les dents de Kaladin. C'était pire que de voyager en chariot, mais c'était sans doute parce qu'ils avançaient plus vite.

— Pourquoi tu ne voulais pas qu'on en entende parler? demanda Kaladin.

— Je n'étais pas sûr d'y aller.

— Qu'est-ce que tu aurais pu faire d'autre?

— Partir, dit Lirin. Vous emmener à Kharbranth pour échapper à cette ville, à ce royaume et aux rancœurs mesquines de Roshone.

Kal cligna des yeux, stupéfait. Il n'y avait jamais pensé. Soudain, tout lui sembla se développer. Son avenir changea, se replia sur lui-même, prit une tout autre forme. Papa, maman, Tien... *avec* lui.

— Vraiment?

Lirin hocha la tête d'un air absent.

— Même si nous n'allions pas à Kharbranth, je suis sûr que beaucoup de villes aléthies nous accueilleraient. La plupart n'ont jamais eu de chirurgien pour s'occuper d'elles. Elles se débrouillent avec des gens du coin qui ont appris la majeure partie de ce qu'ils savent à travers les superstitions ou en s'exerçant sur des chulls blessés. Nous pourrions même partir pour Kholinar; je suis assez doué pour y trouver du travail comme assistant d'un médecin.

— Alors pourquoi est-ce qu'on n'y va pas? Pourquoi est-ce qu'on n'y est pas *déjà*?

Lirin regarda par la vitre.

— Je n'en sais rien. Nous devrions partir. Ce serait logique. Nous avons l'argent. Personne ne veut de nous ici. Le bourgmestre nous déteste, les gens se méfient de nous, le Père-des-tempêtes lui-même semble désireux de nous voir tomber.

Il entendait une nuance particulière dans la voix de Lirin. Du regret?

— Autrefois, j'ai fait de gros efforts pour partir, dit Lirin plus doucement. Mais il existe un lien entre le foyer d'un homme et

son cœur. Je me suis occupé de ces gens, Kal. J'ai mis leurs enfants au monde, guéri leurs fractures, soigné leurs éraflures. Tu n'as vu que leurs mauvais côtés, ces dernières années, mais il y a eu avant ça une époque agréable. (Il se tourna vers Kaladin, mains jointes devant lui, tandis que la voiture cahotait.) Ils sont à moi, mon fils. Et je suis à eux. Ils sont ma responsabilité, à présent que Wistiow n'est plus là. Je ne peux pas les laisser à Roshone.

– Même s'ils apprécient ce qu'il fait?

– Surtout pour cette raison. (Lirin leva la main vers sa tête.) Père-des-tempêtes. Ça paraît plus idiot maintenant que je le dis tout haut.

– Non, je comprends. Je crois. (Kal haussa les épaules.) J'imagine, enfin, ils viennent toujours vers nous quand ils sont blessés. Ils se plaignent que c'est contre nature d'ouvrir quelqu'un, mais ils viennent quand même. Avant, je me demandais pourquoi.

– Et tu en es arrivé à une conclusion?

– Plus ou moins. J'ai décidé qu'au bout du compte, ils préféreraient être en vie pour te maudire quelques jours de plus. C'est ce qu'ils font. Tout comme ce que tu fais, toi, c'est les guérir. Et avant, ils te donnaient de l'argent. Ils peuvent bien raconter ce qu'ils veulent, mais quand un homme met ses sphères quelque part, c'est que ce quelque part lui importe. (Kal fronça les sourcils.) J'imagine qu'ils t'appréciaient effectivement.

Lirin sourit.

– Des paroles d'une grande sagesse, Kal. J'oublie toujours que tu es presque un homme. Quand as-tu grandi sans que je m'en rende compte?

*La nuit où nous avons failli nous faire voler*, songea aussitôt Kal. *La nuit où tu as éclairé les hommes à l'extérieur et prouvé que la bravoure n'avait rien à voir avec une lance tenue au combat.*

– Mais tu te trompes sur une chose, reprit Lirin. Tu m'as dit qu'ils m'appréciaient. Mais c'est toujours le cas. Oh, ils ronchonnent – ils l'ont toujours fait. Mais ils nous laissent aussi de la nourriture.

Kal sursauta.

– Ah bon?

– Comment crois-tu que nous avons mangé ces quatre derniers mois?

– Mais...

– Comme ils ont peur de Roshone, ils le font discrètement. Ils ont laissé à manger pour ta mère quand elle partait laver le linge, ou dans le tonneau d'eau de pluie quand il était vide.

– Ils ont essayé de nous voler.

– Ces hommes-là aussi nous ont donné à manger.

Kal y réfléchit tandis que la voiture atteignait le manoir. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas visité ce grand bâtiment à un étage. Il possédait un toit ordinaire incliné du côté des tempêtes, mais bien plus grand que d'habitude. Ses murs étaient faits d'épaisses pierres blanches, et il s'ornait de somptueuses colonnes de pierre du côté sous le vent.

Allait-il y voir Laral? Il était gêné de penser si peu à elle ces jours-ci.

Le jardin de devant du manoir possédait un mur de pierre bas couvert de toutes sortes de plantes exotiques. Des boutons-de-roche en bordaient le dessus, recouvrant l'extérieur de leurs lianes. Des amas d'une variété bulbeuse de schiste-écorce poussaient le long de l'intérieur, éclatant de toute une gamme de couleurs vives : des oranges, des rouges, des jaunes et des bleus. Certains ressemblaient à des tas de vêtements, avec des plis déployés comme des éventails. D'autres poussaient comme des cornes. La plupart possédaient des vrilles pareilles à des fils qui ondulaient au vent. Le clarissime Roshone prêtait beaucoup plus d'attention à ses jardins que Wistiow avant lui.

Ils franchirent les colonnes blanchies à la chaux et entrèrent par les épaisses portes coupe-tempête en bois. À l'intérieur, le vestibule au plafond bas était orné de céramiques ; des sphères de zircon les peignaient d'un éclat bleu pâle.

Un grand serviteur vêtu d'un long manteau noir et d'une cravate violet vif les accueillit. C'était Natir, devenu intendant à la mort de Miliv. On l'avait ramené de Dalilak, grande ville côtière du nord.

Natir les conduisit vers une salle à manger où Roshone était assis à une longue table de bois sombre. Il avait pris du poids,

mais pas assez pour qu'on puisse le qualifier de corpulent. Il portait toujours cette barbe grisonnante, et ses cheveux étaient graissés et coiffés en arrière afin de lui tomber au niveau du col. Il portait un pantalon blanc et un gilet rouge ajusté par-dessus une chemise blanche.

Il avait déjà entamé son repas, dont les odeurs épicées firent gronder l'estomac de Kal. Depuis combien de temps n'avait-il pas mangé de porc ? Il y avait sur la table cinq sauces différentes pour y tremper la viande, et le vin de Roshone était d'une teinte orange soutenue et cristalline. Il mangeait seul, et Kal ne vit ni Lalar ni son fils.

Le serviteur désigna une table dressée dans une pièce voisine de sa salle à manger. Le père de Kal y lança un coup d'œil, puis se dirigea vers la table de Roshone et s'y assit. Roshone marqua un temps d'arrêt alors qu'il portait la brochette à ses lèvres, et une sauce brune épicée se mit à goûter sur la table devant lui.

— Je suis du deuxième nahn, dit Lirin, et j'ai une invitation personnelle à dîner avec vous. Vous devez tout de même bien suivre les préceptes de rang d'assez près pour m'accorder une place à votre table.

Roshone serra les dents mais ne protesta pas. Inspirant profondément, Kal s'assit près de son père. Avant d'aller prendre part à la guerre dans les Plaines Brisées, il *fallait* qu'il sache. Son père était-il un lâche ou un homme courageux ?

À la lueur des sphères de leur foyer, Lirin lui avait toujours semblé faible. Il travaillait dans sa salle d'opération, ignorant ce que les gens de la ville disaient sur son compte. Il empêchait son fils de s'entraîner à la lance et lui interdisait d'envisager de partir à la guerre. N'étaient-ce pas là les actions d'un lâche ? Mais cinq mois plus tôt, Kal avait découvert chez son père un courage inattendu.

À la lumière calme et bleue du palais de Roshone, Lirin soutenait le regard d'un homme qui le dépassait nettement en rang, en richesse et en pouvoir. Et il ne bronchait pas. Comment faisait-il ? Le cœur de Kal battait de manière incontrôlable. Il dut poser les mains sur son giron pour éviter qu'elles ne trahissent sa nervosité.

Roshone fit signe à un serviteur et, peu après, de nouveaux couverts furent dressés. Les bords de la pièce étaient plongés dans l'obscurité. La table de Roshone formait un îlot de lumière au cœur d'une vaste étendue noire.

Il y avait près d'eux des bols d'eau pour se tremper les doigts et des serviettes de tissu blanc amidonné. Un repas de pâle-iris. Kal avait rarement mangé de nourriture aussi raffinée ; il s'efforça de ne pas se ridiculiser lorsqu'il prit une brochette d'un geste hésitant et imita Roshone, utilisant son couteau pour faire glisser le morceau de viande du dessous avant de le porter à ses lèvres et de le mordre. La viande était tendre et savoureuse, bien que les épices soient nettement plus fortes qu'il n'en avait l'habitude.

Lirin ne mangeait pas. Coudes posés sur la table, il regardait dîner le clarissime.

— J'ai souhaité vous offrir l'occasion de manger en paix, dit enfin Roshone, avant que nous ne parlions de sujets graves. Mais vous ne semblez pas vouloir profiter de ma générosité.

— Non.

— Très bien, dit Roshone en prenant un morceau de pain sans levain dans la corbeille pour en envelopper sa brochette et retirer plusieurs morceaux de légumes qu'il mangea avec le pain. Dans ce cas, dites-moi une chose. Combien de temps pensez-vous pouvoir encore me défier ? Votre famille est sans ressources.

— Nous nous en sortons très bien, intervint Kal.

Lirin lui lança un coup d'œil, mais ne le réprimanda pas d'avoir parlé.

— Mon fils a raison. Nous avons de quoi vivre. Et si ça ne fonctionne pas, nous pouvons toujours partir. Je refuse de me plier à votre volonté, Roshone.

— Si vous partiez, dit Roshone en levant un doigt, je contacterais votre nouveau bourgmestre pour lui parler des sphères que vous m'avez volées.

— Une enquête me donnerait raison. Par ailleurs, en tant que chirurgien, je suis immunisé contre la plupart des requêtes que vous pourriez faire.

C'était la vérité ; les hommes qui tenaient un rôle essentiel en ville, ainsi que leurs apprentis, bénéficiaient d'une protection

particulière, même contre les pâles-iris. Le code légal vorin de citoyenneté était assez complexe pour que Kaladin peine encore à le comprendre.

– Oui, une enquête vous donnerait raison, dit Roshone. Vous vous êtes montré tellement méticuleux, en préparant exactement les bons documents. Vous étiez la seule personne présente avec Wistiow lorsqu’il les a cachetés. Curieux qu’aucune de ses clerks n’ait été là.

– Ces clerks lui ont lu les documents.

– Puis ont quitté la pièce.

– Parce qu’elles en ont reçu l’ordre du clarissime Wistiow. Elles l’ont admis, je crois bien.

Roshone haussa les épaules.

– Je n’ai pas besoin de prouver que vous avez volé ces sphères, chirurgien. Simplement de continuer à faire ce que j’ai fait jusque-là. Je sais que votre famille mange des restes. Combien de temps allez-vous continuer à la faire souffrir par orgueil?

– Elle ne se laissera pas intimider. Et moi non plus.

– Je ne vous demande pas si vous êtes intimidés. Je vous demande si vous avez faim.

– Absolument pas, répondit Lirin d’une voix de plus en plus sèche. Si nous sommes à court de nourriture, nous pouvons nous régaler de l’attention que vous nous accordez, *clarissime*. Nous sentons vos yeux qui nous observent, nous entendons ce que vous chuchotez aux gens de la ville. À en juger par l’inquiétude que nous vous inspirons, il semble que ce soit *vous* le plus intimidé.

Roshone garda le silence, lèvres pincées, tenant mollement la brochette dans sa main, plissant ses yeux d’un vert vif. Dans le noir, ces yeux semblaient quasiment briller. Kaladin dut refréner un mouvement de recul sous le poids de ce regard désapprobateur. Les pâles-iris comme Roshone dégageaient une impression d’autorité naturelle.

*Ce n’est pas un vrai pâle-iris! C’est un exilé. Je finirai par voir des hommes d’honneur, des vrais.*

Lirin soutint calmement son regard.

– Chaque mois où nous résistons est un coup porté à votre autorité. Vous ne pouvez pas me faire arrêter, dans la mesure où l'enquête me donnerait raison. Vous avez tenté de retourner les autres contre moi, mais ils savent – au plus profond d'eux-mêmes – qu'ils ont besoin de moi.

Roshone se pencha vers lui.

– Je n'aime pas votre petite ville.

Cette curieuse réponse laissa Lirin songeur.

– Je n'aime pas être traité comme un exilé, poursuivit Roshone. Je n'aime pas vivre si loin de tout ce qui est important. Et par-dessus tout, je n'aime pas les sombres-iris qui nourrissent des idées de grandeur.

– J'ai du mal à éprouver la moindre compassion envers vous.

Roshone ricana. Il baissa les yeux vers son repas, comme s'il avait perdu toute saveur.

– Très bien. Procédons à... un arrangement. Je vais prendre neuf dixièmes des sphères. Vous pourrez avoir le reste.

Kal se leva, indigné.

– Mon père ne ferait jamais...

– Kal, l'interrompit Lirin. Je peux parler pour moi-même.

– Mais tu ne vas tout de même pas accepter un accord?

Lirin ne répondit pas immédiatement. Enfin, il dit :

– Va aux cuisines, Kal. Demande-leur s'ils ont de la nourriture plus à ton goût.

– Père, non...

– Vas-y, mon fils.

La voix de Lirin était ferme.

Était-ce vrai? Après tout ça, son père allait-il simplement *capituler*? Kal sentit son visage s'empourprer, et il s'enfuit de la salle à manger. Il connaissait le chemin des cuisines. Dans son enfance, il y avait souvent dîné avec Laral.

Il ne partit pas parce qu'on le lui demandait, mais parce qu'il ne voulait pas que son père ou Roshone voient ses émotions : le dépit d'avoir tenu tête au clarissime alors que son père comptait conclure un accord, l'humiliation que son père *envisage* seulement cet accord, la frustration de se voir chassé. Kal éprouva une honte immense de se surprendre à pleurer. Il passa devant deux

soldats de Roshone qui se tenaient sur le pas de la porte, seulement éclairés par une lampe à huile accrochée au mur. Leurs traits rudes étaient soulignés de tons ambrés.

Kal s'empressa de les dépasser et tourna au bout du couloir avant de s'arrêter près d'un présentoir à plantes, luttant contre ses émotions. Le présentoir accueillait un germeville d'intérieur, conçu pour rester ouvert; quelques fleurs coniques sortaient de sa coquille vestigielle. La lampe accrochée au mur au-dessus brûlait d'une minuscule lumière étouffée. C'étaient là les pièces les plus reculées du manoir, près des quartiers des serviteurs, et l'on n'utilisait pas de sphères pour s'éclairer ici.

Kal s'adossa au mur, inspira puis expira. Il se sentait comme l'un des dix fantasques – particulièrement Cabine, qui se comportait comme un enfant bien qu'il soit adulte. Mais que devait-il penser du comportement de Lirin ?

Il s'essuya les yeux, puis poursuivit son chemin et franchit la porte battante pour entrer dans les cuisines. Roshone employait toujours le cuisinier de Wistiow. Barm était un homme grand et svelte aux cheveux noirs qu'il portait tressés. Il allait et venait le long du comptoir, donnant des consignes à ses divers commis tandis que quelques parshes entraient et sortaient par les portes arrière du manoir, portant des caisses de nourriture. Barm tenait une longue cuillère métallique qu'il cognait contre une marmite ou une casserole suspendue au plafond chaque fois qu'il donnait un ordre.

Il accorda à peine à Kal un regard de ses yeux marron, puis dit à l'un de ses serviteurs d'aller chercher du pain sans levain et de la graine de talieu aux fruits. Un repas d'enfant. Kal se sentit encore plus embarrassé que Barm ait su immédiatement pourquoi on l'avait envoyé aux cuisines.

Kal se dirigea vers le coin repas pour y attendre la nourriture. C'était une alcôve blanchie à la chaux avec une table au dessus d'ardoise. Il s'y assit, coudes sur la pierre, la tête entre les mains.

Pourquoi éprouvait-il une telle colère de découvrir que son père s'apprêtait peut-être à échanger la majeure partie de ses sphères contre sa sécurité? Si tel était le cas, il n'y aurait plus

assez pour envoyer Kal à Kharbranth. Mais il avait déjà décidé de devenir soldat. Ça n'avait donc aucune importance. N'est-ce pas ?

*Je vais rejoindre l'armée, se dit-il. Je vais m'enfuir, je vais...*

Soudain, ce rêve – ce plan – lui sembla incroyablement puéril. Il appartenait à un garçon qui mangeait des repas aux fruits et méritait qu'on le renvoie quand les hommes parlaient de sujets importants. Pour la première fois, l'idée de ne pas se former auprès des chirurgiens l'emplit de regret.

La porte des cuisines s'ouvrit à toute volée. Le fils de Roshone, Rillir, entra d'un pas nonchalant tout en bavardant avec la personne qui le suivait.

– ... ne sais pas *pourquoi* mon père insiste pour que tout soit constamment si terne ici. Des lampes à huile dans les couloirs ? On ne peut pas faire plus provincial. Ça lui ferait vraiment du bien si je pouvais l'emmener à une ou deux chasses. Autant profiter un peu de se trouver dans un endroit si reculé.

Rillir aperçut Kal assis là, mais son regard le balaya comme on enregistrerait la présence d'un tabouret ou d'une étagère à vin : en remarquant son existence, mais en l'ignorant par ailleurs.

Le regard de Kal était tourné vers la personne qui suivait Rillir. Laral. La fille de Wistiow.

Tant de choses avaient changé. Il s'était écoulé si longtemps, et la voir ravivait de vieilles émotions. La honte, l'exaltation. Savait-elle que les parents de Kaladin avaient espéré les marier ? Le simple fait de la revoir faillit le troubler complètement. Mais non. Si son père était capable de regarder Roshone droit dans les yeux, il pouvait en faire de même avec elle.

Kal se leva et la salua d'un signe de tête. Elle le regarda et rougit légèrement alors même qu'elle entraît avec une vieille nourrice dans son sillage – un chaperon.

Qu'était-il arrivé à la Laral qu'il avait connue, la fille aux cheveux flottants blonds et noirs qui aimait grimper aux rochers et courir à travers champs ? Elle était à présent vêtue d'une élégante robe de pâle-iris de soie jaune et luisante, les cheveux soigneusement coiffés et teints en noir pour en masquer le blond. Sa main gauche était sagement cachée dans sa manche. Laral *ressemblait* à une pâle-iris.

La fortune de Wistiow – ce qu’il en restait – lui avait été transmise. Et quand Roshone avait reçu l’autorité sur Pierre-d’Âtre ainsi que le manoir et les terres environnantes, le haut-prince Sadeas avait accordé une dot à Laral à titre de compensation.

– Toi, dit Rillir en désignant Kal et en parlant avec un accent châtié de citoyen. Sois gentil et va nous chercher à souper. Nous allons le prendre ici dans le coin.

– Je ne suis pas un serviteur de cuisine.

– Et alors?

Kal rougit.

– Si vous attendez un pourboire ou une récompense simplement pour aller me chercher à manger...

– Je ne... je veux dire... (Kal se tourna vers Laral.) Dis-lui, Laral.

Elle détourna le regard.

– Eh bien vas-y, mon garçon, dit-elle. Fais ce qu’on te dit. Nous avons faim.

Kal la regarda bouche bée, puis sentit son visage s’empourprer encore davantage.

– Je... Pas question que j’aie vous chercher quoi que ce soit, réussit-il à dire. Je ne le ferais pas pour toutes les sphères que vous pourriez m’offrir. Je ne suis pas garçon de courses, je suis chirurgien!

– Ah, tu es le fils de *celui-là*.

– En effet, répondit Kal, surpris d’éprouver une telle fierté à prononcer ces mots. Je ne vais pas me laisser brutaliser par vous, Rillir Roshone. Pas plus que mon père ne se laisse brutaliser par le vôtre.

*Sauf qu’ils sont en train de conclure un accord en ce moment même...*

– Mon père ne m’avait pas dit à quel point tu étais amusant, déclara Rillir en s’appuyant contre le mur. (Il semblait plus vieux que Kaladin d’une décennie, pas simplement de deux ans.) Donc tu trouves honteux d’aller chercher un repas pour quelqu’un? Être chirurgien rend donc tellement meilleur que le personnel de cuisine?

– Eh bien, non. Simplement, ce n’est pas ma Vocation.

– Dans ce cas, quelle est-elle?

– Guérir les malades.  
– Et si je ne mange pas, est-ce que je ne tomberai pas malade?  
Alors ne pourrais-tu pas considérer comme ton devoir de me nourrir?

Kal fronça les sourcils.

– C'est... eh bien, ce n'est pas du tout la même chose.  
– Je trouve que si, au contraire.  
– Écoutez, pourquoi est-ce que vous n'iriez pas vous chercher vous-même à manger?

– Ce n'est pas ma Vocation.

– Dans ce cas, quelle est-elle? répliqua Kaladin en lui renvoyant ses propres mots au visage.

– Je suis l'héritier du bourgmestre, dit Rillir. Mon devoir consiste à diriger – à m'assurer que le travail soit fait et que les gens soient occupés à des tâches productives. Et, à ce titre, je confie des tâches importantes à des sombres-iris oisifs pour qu'ils se rendent utiles.

Kal hésita, de plus en plus furieux.

– Tu vois comme son petit cerveau fonctionne, dit Rillir à Lalar. Comme un feu mourant qui brûle le peu de combustible dont il dispose et produit de la fumée. Et puis, regarde, son visage rougit sous l'effet de la chaleur.

– Rillir, s'il te plaît, dit Lalar en posant la main sur son bras.

Rillir la regarda, puis leva les yeux au ciel.

– Parfois, ma chère, tu es aussi provinciale que mon père.

Il se redressa bien droit et, d'un air résigné, il la conduisit au-delà du coin, vers la cuisine proprement dite.

Kal se rassit violemment et faillit se meurtrir les jambes contre le banc sous l'impact. Un serviteur lui apporta à manger et le posa sur la table, ce qui ne fit que rappeler à Kal sa propre puérité. Il ne mangea donc pas; il se contenta de regarder fixement la nourriture jusqu'à ce que son père entre enfin dans la cuisine. Rillir et Lalar avaient alors disparu.

Lirin s'avança vers l'alcôve et étudia Kal.

– Tu n'as pas mangé.

Kal secoua la tête.

– Tu aurais dû : c'était gratuit. Viens.

Ils quittèrent le manoir en silence dans l'obscurité de la nuit. La voiture les attendait, et Kal se retrouva bientôt assis face à son père. Le chauffeur bondit à sa place, fit trembler le véhicule, et un coup de son fouet mit les chevaux en mouvement.

– Je veux devenir chirurgien, déclara soudain Kaladin.

Le visage de son père, caché dans l'ombre, était indéchiffrable. Mais lorsqu'il parla, il semblait perplexe.

– Je le sais bien, mon fils.

– Non. Je veux devenir chirurgien. Je ne veux pas m'enfuir pour rejoindre l'armée.

Silence dans le noir.

– Tu l'envisageais *sérieusement*? demanda Lirin.

– Oui, admit Kaladin. C'était puéril. Mais j'ai décidé que je préférerais apprendre la chirurgie.

– Pourquoi? Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis?

– J'ai besoin de savoir comment ils pensent, dit Kaladin en désignant le manoir. On leur apprend à faire des phrases alambiquées, et je dois être capable de leur faire face et de leur répondre. Pas de me courber comme...

Il hésita.

– Comme je l'ai fait? demanda Lirin en soupirant.

Kal se mordit la lèvre, mais ne put s'empêcher de demander :

– Combien de sphères as-tu accepté de lui donner? Est-ce qu'il m'en restera encore assez pour aller à Kharbranth?

– Je ne lui ai rien donné.

– Mais...

– Roshone et moi avons parlé un moment en débattant de la somme. J'ai fait semblant de m'énerver et je suis parti.

– Fait semblant? demanda Kal, perplexe.

Son père se pencha vers lui, chuchotant pour s'assurer que le cocher n'entende pas. Entre les cahots et le bruit des roues sur la pierre, il n'y avait pas grand risque.

– Il faut qu'il me croie disposé à plier. Le but de ce rendez-vous, c'était de donner *l'apparence* du désespoir. Une façade forte au départ, puis la frustration, pour lui faire croire qu'il m'avait atteint. Et enfin, une retraite. Il me réinvitera dans quelques mois, après m'avoir laissé « mijoter ».

– Mais dans ce cas, tu ne vas pas plier? demanda Kaladin.

– Non. Lui donner une seule de ces sphères ne servirait qu'à lui faire convoiter le reste. Ces terres ne produisent plus autant qu'avant, et Roshone est pratiquement ruiné à force d'avoir perdu des batailles politiques. Je ne sais toujours pas quel lord est responsable de l'avoir envoyé ici nous tourmenter, mais j'aimerais bien me trouver quelques instants avec lui dans une pièce obscure...

La férocité avec laquelle Lirin prononça ces mots choqua son fils. Il n'avait jamais entendu son père passer si près de menacer de recourir à une réelle violence physique.

– Mais pourquoi commencer par t'imposer ça? chuchota Kal. Tu disais qu'on pouvait continuer à lui résister. Maman le pense aussi. On mangera mal, mais on ne mourra pas de faim.

Son père ne répondit pas, mais sembla perturbé.

– Tu dois lui faire croire que nous capitulons, dit Kal. Ou que nous sommes tout près de le faire. Comme ça, il arrêtera de chercher des moyens de nous affaiblir. Il consacrera son attention à conclure un accord plutôt que...

Il se figea. Il lisait quelque chose d'inconnu dans le regard de son père. Quelque chose qui évoquait la culpabilité. Soudain, tout lui sembla trouver un sens. Un sens glacial, terrible.

– Père-des-tempêtes, murmura Kal. Tu as *vraiment* volé les sphères, c'est ça?

Son père garda le silence, noyé dans l'ombre de la vieille voiture qui les transportait.

– C'est pour ça que tu étais tellement tendu depuis la mort de Wistiow, murmura Kal. Que tu buvais, que tu t'inquiétais... Tu es un voleur! Nous sommes une famille de voleurs.

La voiture emprunta un tournant, et la lumière violette de Salas éclaira le visage de Lirin. Il semblait bien moins menaçant sous cet angle – en réalité, il semblait même fragile. Il joignit les mains devant lui, ses yeux reflétant le clair de lune.

– Wistiow n'était pas lucide lors des derniers jours, murmura-t-il. Je savais qu'à sa mort, nous allions perdre la promesse d'une union. Lalar n'avait pas atteint le jour de sa majorité, et le

nouveau bourgmestre ne laisserait pas un sombre-iris gagner son héritage à travers le mariage.

– Alors tu l’as *volé*?

Kal se sentit rapetisser.

– Je me suis assuré que des promesses soient tenues. Il fallait que j’agisse. Je ne pouvais pas compter sur la générosité du bourgmestre. Et j’ai eu raison, comme tu peux le constater.

Pendant tout ce temps, Kal avait supposé que Roshone les persécutait par malveillance et par dépit. Mais ça se révélait justifié.

– Je n’arrive pas à y croire.

– Est-ce que ça change tellement de choses? murmura Lirin. (Son visage semblait hanté sous cette faible lumière.) Qu’est-ce qui est différent à présent?

– *Tout*.

– Et cependant, rien. Roshone convoite toujours ces sphères, et nous les méritons toujours. Wistiow, s’il avait été pleinement lucide, nous les aurait données. J’en suis certain.

– Mais il ne l’a pas fait.

– Non.

Les choses étaient les mêmes, et cependant différentes. Il suffisait d’un pas pour que le monde bascule entièrement. Le malfaiteur devenait le héros, et le héros le malfaiteur.

– Je..., dit Kal. Je n’arrive pas à décider si ce que tu as fait était incroyablement courageux ou incroyablement mal.

Lirin soupira.

– Je sais ce que tu ressens. (Il se rassit.) S’il te plaît, ne dis pas à Tien ce que nous avons fait. (Ce que *nous* avons fait. Hesina l’avait aidé.) Tu comprendras quand tu seras plus âgé.

– Peut-être, dit Kal en secouant la tête. Mais une chose n’a pas changé: je veux aller à Kharbranth.

– Même avec des sphères volées?

– Je trouverai un moyen de les rembourser. Pas à Roshone; à Laral.

– Elle sera une Roshone d’ici peu, répondit Lirin. Il faut s’attendre à des fiançailles avec Rillir avant la fin de l’année. Roshone ne la laissera pas filer, maintenant qu’il a perdu toute faveur

politique à Kholinar. Elle représente l'une des rares chances que possède son fils de s'allier avec une bonne maison.

Kal sentit son estomac se serrer en pensant à Laral.

– Il faut que j'apprenne. Peut-être que je peux...

*Quoi donc ? songea-t-il. Revenir la convaincre de quitter Rillir pour moi ? Ridicule.*

Il leva soudain les yeux vers son père, qui avait baissé la tête d'un air triste. Il était bel et bien un héros. Un malfaiteur aussi. Mais un héros pour sa famille.

– Je ne vais rien dire à Tien, murmura Kal. Et je vais utiliser ces sphères pour aller étudier à Kharbranth.

Son père leva les yeux.

– Je veux apprendre à affronter les pâles-iris, comme tu le fais, dit Kal. N'importe lequel d'entre eux peut me ridiculiser. Je veux apprendre à parler comme eux, à penser comme eux.

– Je veux que tu apprennes pour pouvoir aider les gens, mon fils. Pas pour pouvoir te venger des pâles-iris.

– Je crois pouvoir faire les deux. Si j'apprends à devenir assez intelligent.

Lirin ricana.

– Tu es très intelligent, mon fils. Tu tiens assez de ta mère pour manipuler les pâles-iris par la parole. L'université t'apprendra comment, Kal.

– Je veux commencer par me faire appeler par mon nom complet, répondit-il à sa propre surprise. Kaladin.

C'était un nom d'homme. Il avait toujours détesté qu'il sonne à tel point comme un nom de pâle-iris. À présent, il semblait approprié.

Il n'était pas un fermier sombre-iris, mais pas non plus un lord pâle-iris. Plutôt quelque chose d'intermédiaire. Kal avait été un enfant qui voulait rejoindre l'armée parce que les autres garçons en rêvaient. Kaladin serait un homme qui apprendrait la chirurgie et le mode de vie des pâles-iris. Et un jour, il reviendrait dans cette ville et prouverait à Roshone, à Rillir et à Laral elle-même qu'ils avaient eu tort de le rejeter.

– Très bien, répondit Lirin. Kaladin.